

Prix Nobel de Littérature

par Julien BENDA

S'il me fallait situer d'un mot le nouveau lauréat de la curie scandinave, je dirais qu'il est l'incarnation parfaite du tempérament littéraire — plus exactement artistique — par opposition à l'intellectuel. C'est dire que l'attribution qui vient de lui échoir du plus grand prix de littérature me semble une réalisation, malheureusement trop rare, du « right man in the right place ». C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le trait que je marque ici chez notre triomphateur éclate dans toutes ses manifestations. C'est son culte du concret et son horreur de l'abstraction, son impuissance (dont il convient) à la manier ; c'est sa religion de l'esprit de finesse, sa maîtrise à le pratiquer, et son mépris de l'esprit de système, voire le plus scientifique (dont il serait peut-être plus beau de le mépriser comme Sénèque méprisait les richesses : en les possédant) ; c'est l'intérêt qu'il porte exclusivement aux personnes, notamment à la personne des écrivains (voir ses œuvres de critique), jamais à des rapports entre les personnes ; à ce qu'ils ont d'*unique*, non de représentatif d'une classe d'esprits ; c'est sa vénération du sentir dans ce qu'il a d'instantané, de non déjà perçu, de non répétable (« Il n'est de parfait que ce qui est senti et éprouvé pour la première fois ») ; de nos états d'âme dans ce qu'ils ont d'étroitement personnel, de non universel, du moins dans la conscience de celui qui les éprouve (c'est tout l'esprit de son *Journal*) : c'est sa volonté que l'écrivain nous peigne le sentiment humain, non par analyse, mais dans son jet indivisible, dans son « dynamisme indécomposable » (chose qu'il veut voir chez Proust, comme si l'auteur de *Swann* n'était pas le type crucial de l'analyste) ; qu'il nous donne les choses elles-mêmes, non une *idée* des choses ; la vie elle-même, dans ce qu'elle a d'obscur, non une *idée* de la vie, laquelle, en tant qu'idée, est une chose claire (voir son procès de Goethe et de son goût de la clarté) ; c'est son hymne à la vie contre toute fixation de la vie (« Mon émotion une fois fixée n'est plus vivante ») ; c'est sa religion de la forme avec mépris du fond : « Ne t'inquiète que de la forme... Une demeure parfaite (une belle forme) trouve toujours un locataire. L'affaire de l'artiste, c'est de construire la demeure ; pour ce qui est du locataire, c'est au lecteur de le fournir » ; sa volonté, cent fois clamée, qu'on ne juge son œuvre que du point de vue esthétique ; son style, plus admirable (comme chez son dieu Montaigne) par ses trouvailles de mots que par la construction des phrases, laquelle, pour être belle, relève de la puissance intellectuelle ; c'est sa thèse de la disponibilité (j'en néglige la teneur morale) qui prêche le doute — l'inquiétude — non pas, ainsi que veut le cartésien, comme un stade préalable vers une position ferme, mais comme une source d'émoi, propice au littéraire, et dont il ne faut pas sortir.

**

La plupart des lecteurs m'accorderont ces traits et le sens que je leur donne, mais refuseront de tenir Gide pour le type de l'artiste par opposé à l'intellectuel. Gide, protesteront-ils, est éminemment un écrivain d'idées — un penseur — et honoré comme tel, expressément par le collège qui vient de le couronner.

Gide, en effet, traite constamment d'idées, mais précisément sur un mode qui est exactement celui de l'artiste

dans son contraste avec l'intellectuel. Il ne s'emploie pas, comme celui-ci, à rigoureusement préciser ses idées (il a dit lui-même que la littérature était le domaine de l'à-peu-près), à les bien séparer de celles que le langage confond avec elles, à les soutenir par des raisons contre la thèse adverse ; il en fait des occasions d'émoi, de sport littéraire, d'élan lyrique. En quoi il relève de ce genre contemporain que j'ai appelé le *hyrisme idéologique*, dont les fondateurs auront été Nietzsche en Allemagne, Barrès en France et qui compte actuellement pour épigones, à côté de Gide, Alain, Valéry, Suarès. De là ces formules verbalement très heureuses — généralement péremptoires — mais qui ne résistent pas à l'examen critique et dont c'est faire preuve d'intelligence que de les y soumettre. En voici un exemple, pris chez notre docteur, et qui connaît une gloire quasi mondiale. Ayant promu qu'un auteur sert le mieux l'universel, il entonne : « Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou Pascal, quoi de plus russe que Dostoïevski, et quoi de plus universellement humain que ceux-là ? ». Le lecteur réfléchit à déjà répondu que ce n'est nullement en étant national que ces maîtres ont été universellement humains, ont servi l'universel ; mais parce qu'ils ont parlé dans l'universel. S'ils avaient parlé sans le national, ils eussent eu beau être les plus nationaux des écrivains, ils eussent servi le national et non l'universel. Treitschke et Barrès étaient éminemment nationaux ; ils n'ont nullement servi l'universel. Erasme et Spinoza en ont été des piliers et n'avaient pas de nation. Il y a là une épaisse confusion d'idées ; mais le mouvement est prenant — « quoi de plus espagnol... de plus anglais... de

plus français » — et passe près de tout un monde pour une vue forte. Un jeune esthète, devant qui je m'étonnais de cette méthode, m'en révéla l'esprit en me signifiant, non sans hauteur : « L'accent remplace la preuve. »

Autre exemple. Lors des avertissements de la Grande-Bretagne et de la France aux provocations hitlériennes : « Il s'agit de savoir, prononce Gide, et c'est là précisément la question (admirez le drapé dans la rigueur), si le nombre et la force seuls comptent. » Comptent sur quel plan ? Idéal ou pratique ? Imagine-t-on pensée plus flasque ? Style plus lâché ? Alors que le style de notre « penseur » est souvent si heureux quand il ne dit que ses impressions.

Et encore, à la veille de la guerre : « Certains ne sont-ils pas en droit de douter que l'écrasement de l'esprit soit possible ? L'esprit ne peut-il tenir la force brutale en respect ? Doit-il pour cela recourir aux mêmes armes ? S'agit-il de l'esprit, entité platonicienne et, à ce titre, en effet, éternel, ou des êtres charnels qui détiennent l'esprit, êtres qui, eux, peuvent parfaitement connaître l'écrasement » et ne sauraient tenir la force brutale en respect que par les mêmes moyens qu'elle ? Tout cela témoigne d'une éminente faiblesse intellectuelle (1).

« Laisse les femmes, disait la jeune Italienne à Jean-Jacques, et étudie les mathématiques. » On a envie de conseiller à notre littérateur : « Laisse les idées, n'en aml, et ne t'occupe que de ta sensibilité. » J'ajoute que, si les augures suédois se figurent, comme ils l'édicte dans leur satisfaction, que c'est cet humanitarisme sentimental qui amènera la paix, ils sont doués d'une solide candeur. Heureux les simples ; le royaume des cieux est à eux, mais celui-là seulement.

**

Ces affirmations, purement émotionnelles, de Gide ont fait fortune, précisément parce que telles. Cela m'amène à dire un mot de son influence. Elle aura été considérable et, quoi qu'on en dise, continue de l'être. Parce que, avec son culte de l'inquiétude, du non fixé, du pur sentir, du pur individuel, du pur nouveau, son refus à justifier ses dictats, son haro sur l'effort analytique, systématisateur, explicateur et autres ascèses intellectuelles, il aura été, et est encore, l'homme dans lequel tout un monde moderne s'enivre de sa propre image. La place de Gide, qui sera nulle dans l'histoire des idées en tant que vues importantes sur la réalité, qui ne sera peut-être pas aussi souveraine qu'on croit dans l'histoire des grandes formes d'art, sera considérable dans l'histoire des mœurs spirituelles des divers âges, chez leurs milieux crnés. Je ne serais pas surpris que, de ce point de vue, on dit un jour — risquerai-je : avec moins d'admiration ? — le siècle de Gide, comme on dit le siècle de Descartes et de Voltaire. Il n'est pas donné à tout le monde d'être l'incarnation d'une époque.

(1) Voir notre *France byzantine*, p. 224. — Que la plupart des idées de ces écrivains n'aient point de valeur en tant qu'idées, mais uniquement comme expression de leur personnalité, c'est ce que leurs admirateurs déclarent souvent eux-mêmes. « Otez Valéry, dit l'un d'eux (M. Jean Vaudal, *Domaine français*, Genève, 1943), à une page de Valéry, il n'en reste rien. » Cela nous semble d'ailleurs beaucoup moins absolument moins vrai pour Gide.

Pour d'autres exemples, voir notre ouvrage, pp. 215, 269-270, et notre article : *La crise de la littérature contemporaine et la jeunesse*, (*Confluences*, avril 1945.)